

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 5

Artikel: Vilaine mission
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le Sainte-Crix¹.

Isolé du canton, mais en relations fréquentes avec l'étranger, pour les besoins de son industrie, le Sainte-Crix² n'a pas le type du Vaudois pur. Malin, débrouillard, entreprenant, ami de la bonne chère et des calembours, il ne dédaigne pas la littérature et les arts. Causeur alerte, il se plaît à faire la bringuette. La bringuette, c'est une sorte de joute oratoire, où, sous le couvert de plaisanteries plus ou moins spirituelles, on se dit une foule de petites vérités, point trop méchantes. Il est rare que cela tourne à la chicane, car le « bringuetteur » craint par dessus tout de mettre les rieurs du côté de son adversaire.

Une création du Sainte-Crix, c'est ce voyageur légendaire, artisan et fumiste, baron de Crak doublé d'un Louis de Rougemont, dont les aventures fantastiques font esclaffer de rire auditeurs et conteur. On le trouve en Egypte, travaillant à la réfection des pyramides, mais obligé de fuir, à cause des crocodiles qui venaient « boulotter » le mortier; puis dans l'Afrique équatoriale, premier tailleur de son Altesse nègre la reine Namoussa; plus tard à Bullet, directeur d'une Société pour le creusement d'avance de toutes les citernes de la contrée; enfin au Klondyke, affreux pays, « dix ans plus loin » que New-York et « tout noir d'ours blancs »!

Parfois, il prend fantaisie au narrateur de vivre son héros. Tel cet historique pince-sans-rire, qui s'en fut un jour visiter les classes de Vuitteboeuf, en qualité d'inspecteur scolaire, et gratifier les élèves d'un officiel congé!

On parle encore du club des « Robustes faimants » et des mille excentricités perpétrées par ses membres en goguette, mais ils sont tombés dans l'oubli, les vers hilarants du charcutier-poète et les discours du fameux bohème, membre de l'Institut genevois et promoteur d'une banque populaire, qui faisait mousser son chocolat dans sa cuvette et avait inventé les diners économiques faits de noix et d'absinthe!

Heureusement pour sa réputation, Sainte-Crix a fourni des célébrités plus sérieuses.

T. RITTENER.

Le terratschu.

Nous ne pouvons pas quitter Sainte-Croix sans dire un mot du *terratschu*, langage usité, il y a quelque soixante ans, par les Sainte-Crix qui s'en allaient dans les villages voisins, gagner leur vie en qualité de sêrnceurs, maçons, etc. Le *terratschu*, qu'on ne parle plus d'ailleurs, n'est pas un dialecte; c'est un argot, mélange de patois et de mots de fantaisie, fabriqués de toutes pièces par des procédés bizarres. C'est tantôt une transposition de syllabes, avec ou sans altération :

Rêfra (frère), frère; hipa (paï), pays; vinta-

ser (servinta), servante; moustiqué (domestique); barêca (cadavre).

Parfois le mot est un qualificatif indiquant une ressemblance, une analogie, une idée de raillerie, ou simplement la qualité saillante du substantif :

Le cliari (le clair), le jour; la bliantze (la blanche), la neige; l'épaissa (l'épaisse), la crème; lo gris, le gendarme; la cornela (la cornue), la vache; la grinceuse (la grincheuse?), la scie.

La langue allemande a fourni son contingent :

Makù, faire; tragà, porter; lo tseigeu (de zeigen), le miroir; lo steck, le bâton; steckend, battre.

Enfin, nombre de mots sont un produit de pure fantaisie ou cachant quelque allusion malicieuse qui nous échappe :

Moisé, homme; baulsé, femme; gouvel, gouvel, monsieur, madame; piolty, soleil; dauda, lune; draguenire, pipe; bilas, partir, etc.

Le langage est naturellement très pauvre et doit remplacer le mot propre par une circonlocution plus ou moins complexe :

Makeu de sahoué (faiseur de souliers), cordonnier; bomba d'autabrante (bombe de haute branche), pomme d'art de cornela (jus de vache), lait; fresin de la tseha (frisson de la tête), cheveu; cliari dai gouvel (jour des femmes!), dimanche

Grâce à cet argot, les « terratschuleurs » pouvaient se reconnaître à l'étranger, s'entendre sans être compris, et le mystère de ce langage un peu cabalistique devait en imposer aux bénévoles auditeurs. T. RITTENER.

Jean-Louis.

Jean-Louis, Vaudois dans l'âme,
De Jeanne était amoureux
Et ne pensait être heureux
Que lorsqu'il l'aurait pour femme.

Il en était fou, vraiment,
Ce n'était plus un mystère,
Quoiqu'il eût grand soin de taire
Ce louable sentiment.

Et Jeanne, fine brunette,
Lui lançait de doux regards,
N'attendant qu'un mot du gars...
En vain attendit Jeannette.

Jean-Louis ne parlait pas !
Enfin, lasse de l'attente,
D'émoi toute palpitante,
Jeanne fit le premier pas,

Et, d'une voix attendrie,
En l'appelant par son nom :
« Tu m'aimes, je le parie ! »

— Oh !... là, je ne dis pas non ! »

E.-C. THOU.

Vilaine mission.

On parlait des fous, l'autre jour, chez un de nos amis. Le sujet n'est pas très gai; mais on ne peut pas toujours conter des gaudrioles. « Moi, dit un aimable septuagénaire, je fus chargé, il y a fort longtemps, de conduire un

de ces infortunés à l'Asile de Préfargier. C'était la première fois qu'on me confiait une pareille mission; je me suis arrangé depuis pour que ce fût la dernière. »

— Racontez-nous cela ! demandâmes-nous en chœur.

Le vieillard but une gorgée d'un vieux vin de Grandvaux, qui est son cru favori, et commença.

— J'habitais alors le Vully vaudois. C'était le bon temps. On ne gagnait pas des sommes folles; mais n'ayant guère de besoins, on vivait largement tout de même. Les impôts étaient légers et l'on ne connaissait ni la mévente des vins, ni le phylloxéra, ni le mildiou, ni l'oïdium, ni le ver de la vigne. Dans notre village, dont les maisonnettes blanches se miraient dans le lac de Morat, les jours coulaient aussi calmes que la Broie à son embouchure, près de Salavaux. Une seule chose troublait depuis quelque temps la paix villageoise, c'était la conduite de Siméon.

Siméon, un de mes frères d'armes, avait la tête à l'envers. Sa toquade consistait à courir çà et là dans son uniforme d'artilleur, à brandir son sabre sous le nez des gens et à tenir de grands discours qui n'avaient ni queue ni tête. On riait de ces manigances, quand, un beau jour, Siméon, campé au milieu de la rue, menaçait de crever la panse — ce sont ses propres mots — à tous ceux qui ne le salueraient pas militairement. Cette fois, on comprit que le pauvre Siméon devenait dangereux. La municipalité s'émut et le syndic nous appela à sa cave, mon voisin Jérôme et moi. Comme il n'avait pas précisément le guillon facile, nous comprimes tout de suite qu'il s'agissait de quelque chose de grave. Aussitôt après la triple tournée du petit verre, il nous dit :

— Vous savez de quoi il retourne : la boule à Siméon déménage; un de ces quatre matins il fera un malheur; nous ne pouvons pas le garder plus longtemps. Comme il est célibataire et sans parents, la municipalité a décidé de l'interner à Préfargier, et elle vous charge de l'y conduire. Vous ne direz pas non, n'est-ce pas, Jules ? n'est-ce pas, Jérôme ? C'est une affaire d'humanité, et puis il y va de la réputation du village, vous comprenez !

La proposition ne nous souriait qu'à moitié; mais nous n'osâmes refuser, d'autant moins que le syndic avait débouché une bouteille d'un Château de Mur sur lie qui valait mieux que tous ses arguments.

Il fut convenu que nous emmènerions Siméon le lendemain de bonne heure, en lui faisant croire que nous avions besoin de lui pour nous garantir des mauvaises rencontres dans un voyage d'affaires. Tout sembla aller comme sur des roulettes. Siméon se montra fort aise de nous servir d'escorte. Son uniforme, qu'il ne quittait plus, était astiqué comme pour un jour de revue. Nous primes un char à bancs jusqu'à Cudrefin. De là, le bateau à vapeur nous transporta à Neuchâtel, d'où nous gagnâmes l'Asile en voiture.

Aucun incident n'avait marqué notre expédition. Très sage, Siméon s'était comporté

¹ Ces deux morceaux sont tirés du bel ouvrage intitulé *Chez nos aïeux*, édité par M. F. Rouge, libraire-éditeur, et imprimé par M. Constant Pache-Varidel, à Lausanne.

² Habitant de Sainte-Croix.

sans nous causer le moindre ennui. Ses propos, qui roulaient sur les endroits que nous traversions, sur l'aspect des paysages, sur l'état des cultures, ne trahissaient nullement un cerveau désorganisé : et même, quand nous entrâmes dans le cabinet du directeur de Préfargier, c'est, ma parole, ce diable de Siméon qui de nous trois avait l'air le plus calme, le plus à son aise. Je l'avais pris à l'écart, tandis que Jérôme, à voix basse, exposait le cas à l'aliéniste. Mais ses chuchotements donnèrent l'éveil à notre malade. Tout d'un coup, il se sépara de moi et s'avançant vers le directeur :

— Vous accorderez aux paroles de notre pauvre cher ami — et il jetait un regard de douce commisération sur Jérôme — la créance qu'elles méritent. Il est inutile que j'en dise davantage, n'est-ce pas, docteur ?

Siméon avait l'air absolument maître de lui, si bien que le directeur se mit à considérer Jérôme un peu plus attentivement. Et celui-ci de protester contre les insinuations du fou.

— Bien, bien ! mon ami, dit l'aliéniste, ne vous fâchez pas, nous ne vous ferons pas de mal.

Et Jérôme de repartir avec toujours plus de vivacité :

— Mais, encore une fois, ce n'est pas moi qui suis le malade !

Le directeur : « Je le sais, mon brave, je le sais ; ne vous agitez donc pas ainsi. »

Jérôme. « Ah ça ? finissons-en ; le fou, le voici. » Et il montrait Siméon.

Siméon : « Si vous disiez vrai, pourquoi m'aurait-on équipé et armé pour vous amener ici ? »

— Nom d'une pipe ! me crie alors Jérôme, est-ce que tu vas bientôt te décider à me tirer de là, au lieu de te tordre dans ton coin ?

Le fait est qu'en voyant le tour imprévu que prenaient les choses, j'avais été secoué d'un fou-rire irrésistible. J'allais parler, lorsque ce salané Siméon me coupe le sifflet en jetant au directeur ces mots : « Encore un qui s'illusionne sur son état et qui a un impérieux besoin de vos bons soins, docteur ! »

Cette fois, c'est sur moi que se porte le regard perçant de l'aliéniste. Je le sentais qui me fouillait la cervelle ; mais, moins impressionnable que Jérôme, je ne me troublai pas, fort heureusement, et, tandis qu'un gardien retenait Siméon, qui voulait m'empêcher de parler, je tendis au directeur les papiers concernant notre malheureux combourgeois. Il ne tarda pas à revenir de sa méprise et nous congédia avec quelques paroles d'excuses. Cependant, nous ne respirâmes librement qu'après avoir repris le bateau à Neuchâtel. Il nous semblait toujours voir ses yeux peu rassurants fixés sur nous.

— Nom d'une pipe ! disait Jérôme, j'ai froid dans le dos en pensant que si tu avais perdu les papiers, c'est nous deux qu'on internait à Préfargier et Siméon qui en rapportait l'annovelle au village !

V. F.

On ne pao pas tot savai.

Se cliào fennès d'avocats, dè dzudzo, dè menistres et autro dzeins hiaut plliaci sont bin mé éduquâs què lè noutro, se le savont djuî dâo clavecin, talematsi ein allemand, tutche-matsi ein anglais et mimameint ein étalien, le sont bin soveint bitès coumeint la louna et noutrès fennès, à nò z'autro, porriont l'ao z'ein reveindrè po bin dâi z'affères que y'a. Et cein vint dè cein que cliào pernettès dè monsus dè vela ne comprègnont pas pipetta à noutron bon vilho dévezà, don lo patois.

Allà-vai demandà à la fenna à ne n'avocat cein que l'est que dâo tsergosset ? demandà l'âi vai assebin se l'amè lè matafans àobin se

le prefèrè on bon bertou àobin on bocon dè crescein ?

Quand l'ourà cliào mots, le va vo vouaiti avoué dâi ge gros coumeint on cadran dè relodzo et vo derà que ne sà pas cein que l'est, que n'a jamé oiu on buragouin dinse et à la fin dâi fins vo preindra po 'na bite se vo ne l'âi ditès pas que dâo tsergosset l'est dè la sâocesse à grelhi qu'a miteinà dein 'na papetta fètè avoué dâi tsatagnès ; que, dâo malafan, l'est dâo san d'anglais dè Payerne qu'on a fè couaire dein la péla avoué dâo burò frais et dâi tsaplions dè pommes à bougnets, qu'on bertou l'est on bocon dè pan bin eimbardouffà dè fremâdzo bon gras qu'on a fè fondre dévânt la clianna dâo fohy et que dè la crescein, l'est tot bounameint dâo tailli qu'on ein fâ à la drâise, âi grâobons et mimameint rein qu'avoué dè la farna, tota peliella, coumeint dâo pan.

Lè z'autro iadzo, quand on fasâi boutséri, àobin qu'on tiavè on vé ào on tsevir, l'étâi prâo la mouda d'allâ portâ oquie dè clia vicaillo à monsu lo menistre et, prâo soveint, lo régent, se l'étâi mariâ et que l'aussé dè la marmaille, n'étâi pas àobilli non pllie : tsacon avâi son drai ; mâ ora, sein a passâ dè mouda et on dit : tsacon per sè et que lo bon Dieu no z'aïdhiâi trè ti !

Djan dè, la rèsse avâi 'na fâla qu'avâi on prevesin et que piattavè tant quand l'ariavè que l'étâi 'na misère : assebin s'étâi décidâ dè la tiâ.

Quand lo boutsi eût déchicotâ la bite et que l'uront portâ clia : tsai à l'hotâ, la fenna àobin Djan, la Nanette, einvouyè la bouéba ein portâ on pecheint quartâ à monsu lo menistre.

La bouéba s'ein va dâo avoué on panai se-nailli à la tiura et l'est la dama que vint l'âi rependre.

— Bondzo, madama la menistre, se l'âi fâ, noutra mère m'einvouyè vo portâ on bocon dè noutra coterla ? que n'einvouyè stu matin !

La menistre la bin remacha et l'âi dit adon :

— Mais, dis-moi, ma petite, qu'est-ce que c'est qu'une coterla ?

La bouéba, quand lout cein, sè met à pouffâ dè rire, arrapè lo panai dâi mans dè la menistre et refot lo camp ein recafeint qu'on dians-tre tantqu'à l'hotâ !

— Que dâo diabllo as-tou don à tè crèvâ dè rire dinse, l'âi fâ la mère ein arreveint.

— Oh ! la ! la ! hi ! hi ! hi ! fasâi la bouéba, na ! na ! n'arè jamé cru madama la menistre asse bite ! hi ! hi ! hi ! Onna dama coumeint li que sà l'anglais et l'allemand, que djuie mimameint dè la guintaire, fiâ tè, mère, que ne sà papi cein que l'est què 'na coterla ! hi ! hi ! hi !

Les noix ?

Un grand feu clair flambe dans la cheminée de la vaste cuisine. La flamme danse, folâtre, avec un rouillon qui fait dire à chacun : « Tout de même, on est bien chez nous ! » Et, de fait, il fait bon chez soi par cette soirée d'hiver toute givrée. La bise, une bise âpre, heurte aux angles de la maison avec rage, s'engouffre dans la grange avec des gémissements sans fin, géint dans la cheminée et fait dire là-haut, à la girouette du toit : j'ai froid... j'ai froid... j'ai froid... avec une régularité de pendule... Brrrr ! et chacun se serre plus étroitement autour de la grande table où la famille est réunie. La lampe, suspendue à une solive, éclaire les visages, tandis que dans les angles de la cuisine, la flamme du foyer projette des clartés vacillantes, qui courent de ci, de là, jouant à cache-cache.

Le feu pétille, cependant qu'au dehors mugit l'âpre bise de décembre.

¹ Coterla, jeune chèvre qui n'a pas encore fait de chevreau.

² Ce conte, extrait de la *Revue helvétique*, fait partie d'un volume que M. Ch.-Gab. Margot va publier sous ce titre bien significatif : *Nos bonnes gens*.

— Entendez-vous cette satanée ?... dit une voix.

— Par ce temps, il fait bon chez soi, pas vrai, les enfants ? fait le grand-père en rallumant sa pipe à la flamme de l'âtre.

Et tous sentent le même frisson d'aise leur parcourir le corps.

Au dehors, l'hiver fait rage, secouant les portes qui craquent, pliant les grands sapins cramponnés aux rocs. Au dedans, le feu brille, joyeux et clair, et la flamme se reflète dans le regard de toutes ces bonnes gens qui dévisent autour de la table... Ah ! qu'il fait bon, chez soi !

II

On casse les noix, ce soir. Et tous se sont réunis chez « les vieux », car c'est une bonne « partie » que ces « cassées de noix » et on n'a garde d'y manquer. Dans son grand fauteuil, l'aïeule tricote, le dos arrondi, sa petite tête sèche enfouie dans un grand bonnet noir à dentelles. La bouche édentée se rapproche de son menton, laissant croire qu'elle se mord constamment les lèvres. Les yeux, petits et gris, aux paupières ridées, regardent droit devant eux, sous la table, car les épaules se sont alourdies et la tête s'incline.

Le grand-père, lui, attise toujours le feu. Regardez-le !... il « raguille » les bûches qui dégringolent, ramasse du bout de la pince à chenets les braises qui tombent, en tirant de sa pipe de grosses bouffées de fumée sentant bon le merisier. Son visage rasé, penché sur la flamme qui l'illumine, a l'air d'être taillé au couteau dans un morceau de bois dur, tant la clarté de l'âtre fait saillir les os et creuse les joues. De temps à autre, il se retourne vers la table où sont les jeunes, ayant encore le mot vif, à l'occasion, aimant toujours à rire, gouguenard malgré ses quatre-vingts ans.

A la table, les noix volent en éclats avec des coups secs. Les plus forts se servent de leurs doigts seulement ou de leurs poings ; les plus jeunes et les femmes frappent les noix avec des marteaux ou des morceaux de bois. Les bras se lèvent, puis retombent, et les débris de coquilles volent, s'éparpillent sur la table, tombent dessous avec un bruit d'averse. La maîtresse de céans passe autour de la table et ramasse les cerneaux qu'elle met dans une corbeille. Et pendant ce temps, la conversation ne languit pas ; je vous en réponds ; les langues rivalisent de zèle, les rires partent, sonores ou grêles, rires de vieux, brisés, chevrotants, rires d'hommes sonnait plein, rires de femmes ou d'enfants semblables à des fusées qui éclatent. A ce bruit se mêle celui des noix qu'on verse ou qu'on remue, sautillant sur la table de bois blanc, celui des coquilles qui tombent sur le sol et sur lesquelles on marche, et la bise furibonde secoue les volets clos, passe en glissant le long de la maison avec un bruit de papier qu'on froisse. Près de la porte, le chien grogne dans sa niche, dérangé par les rafales ; dans l'écurie, à côté, on entend un bruit de chaînes. Et bêtes et gens se trouvent bien dans la maison close, alors qu'il gèle au dehors, dans la campagne désolée. Ah ! qu'il fait bon chez soi !...

Bonnes gens ! pensez aux petits oiseaux que l'hiver affame et dont les nids tombent avec les branches brisées !...

III

Ces bonnes soirées en famille font revivre les anciens récits, ceux qu'on redit toujours et dont on ne se lasse jamais. C'est ainsi que se sont conservées les bonnes légendes du temps jadis, si pleines de saveur et qu'on aime à écouter, l'hiver, les pieds sur les chenets. Autour de la table familiale, chacun dit quelque chose, quoi que ce soit, rappelle un souvenir de sa jeunesse, un trait de valeur d'un membre de la famille depuis longtemps décédé. Ainsi se perpétuent les traditions que le temps et la multiplicité des narrateurs finissent par altérer, mais dont la couleur locale reste la même... De ces causeries intimes, près de l'âtre, en hiver, on fait la genèse de l'histoire des peuples. Ce sont des « on-dit », rien de plus. Quelquefois aussi, hélas ! tout en cassant les noix, on casse du sucre sur la tête de son prochain. Que voulez-vous ?... la nature humaine n'est point parfaitement heureusement !

Ce soir-là, il m'en souvient, chacun avait dit « la sienne ». Restait le grand-père qui fumait toujours sa pipe, les jambes au feu, la mèche de son bonnet de coton lui battant l'oreille. Il semblait, depuis un moment, réfléchir, car sa tête avait des hochements significatifs. Sans doute, il cherchait, dans le fouil-